par Jean Monteaux

PERSONNAGE

# "Les disques de Brassens devraient être remboursés par la Sécurité sociale"

## par Jean-Pierre Chabrol

**En vedette de quatre programmes successifs, Georges Brassens chante à Bobino jusqu'au 4 janvier. Il est le seul à pouvoir remplir une salle pendant près de trois mois d'affilée. L'un de ses rares amis intimes, l'écrivain Jean-Pierre Chabrol, analyse les raisons humaines de ce prodigieux attrait qu'a, sur chacun de nous, Georges Brassens.**

Il a jailli au début des années cinquante, comme un champignon sur l'humus pourrissant de la dernière guerre. Personne ne l'avait vu pousser dans la nuit de l'Occupation. Personne n'en voulait : apparemment, il était vénéneux.

Les bons conseils pleuvaient : « Rase cette vilaine moustache ; fais-toi arranger les dents et puis souris ; regarde ce que font les autres... »

Il était d'une espèce inconnue.

Un pavé dans la mare.

« ... Il faut annoncer la chanson, et puis saluer... Au music-hall, il y a des règles... »

Vingt ans après, quand on lui demande quelle est la recette de son invraisemblable succès, Brassens répond :

— Ma recette est de n'en pas avoir !

« Il vivait à l'écart des chemins forestiers, ce n'était nullement un « chanteur » de métier. »

Les techniciens conseillaient courbettes et frac. Pour monter sur scène, il s'est noué une cravate noire :

— Georges, tu es en deuil ?

— Oui. En ce moment même, des gens meurent dans le monde, et moi... je vais chanter !

Ses chansons ont aidé toute une génération. Par sa faute, la France d'aujourd'hui se voit privée d'un nombre appréciable d'imbéciles. Et ce n'est pas fini, Brassens continue.

**A 44 ans, le solide Ardennais qu'est Jean-Pierre Chabrol a déjà une bonne douzaine de romans à son actif ; l'un d'eux, « Le Bout galeux » lui a valu le prix Populiste en 1956 ; d'autres, comme « Les Fous de Dieu », « La Chatte rouge » (Gallimard), « Mille millions de Nippons », « L'Embellie » (Plon) ont connu de forts tirages. Elisabeth Wiener a créé sa pièce « Ma déchirure » l'an passé au théâtre d'Aubervilliers. Après avoir lu Jean-Pierre Chabrol, écoutez-le (« Jean-Pierre Chabrol raconte », 30 cm, Barclay) : vous découvrirez son fascinant pouvoir de conteur.**

## Donneur d'énergie

Le Moyen Age, dit-on, vouait au bûcher les voleurs d'énergie. J'en connais : si je rencontre Untel, dans la rue : bonjour-bonsoir ! on se serre la main, trente secondes quoi, et je ne peux plus rien faire de la semaine. Brassens, au contraire, est un donneur d'énergie. Dans sa loge de Bobino, l'autre soir, un spectateur lui confiait : « J'ai perdu ma compagne. Plus rien ne me rattachait à la vie. Je vous ai écouté. J'ai tenu. »

Ses disques devraient être remboursés par la Sécurité sociale.

Il met tout cul par-dessus tête, mais le monde est si mal, tel qu'on l'a assis... Nous sommes malades de la société ; dans la souffrance, on trouve toujours, au coin d'un refrain, l'anathème convenable ou l'injure vitale. Ça ne redresse pas le monde mais ça relève l'individu, et puis ça soulage.

Au début, on le croyait méchant et laid. Maintenant, on le trouve beau et bon. Ce n'est pas lui qui a changé. Nous avions l'oreille et l'œil mal faits. Un jour, il m'a sorti cet alexandrin qui n'a l'air de rien, et que, depuis, je m'administre de temps en temps : « Je n'ai vu qu'un seul arbre, un seul, mais je l'ai vu. »

Entre son arbre et le terrible ruisseau qui coule devant sa maison, debout, Brassens attend :

*« Par sa faute, la France d'aujourd'hui se voit privée d'un nombre appréciable d'imbéciles. »*

— Aide-moi à transporter ces pierres jusqu'à ce mur, là-bas.

Au pied de l'arbre, il y a un tas de cailloux énormes, à se casser les bras.

Dix jours plus tard, Brassens m'attend, pareil à lui-même.

— Aide-moi à rapporter ces pierres jusqu'au pied de l'arbre.

Ce n'est pas fini, les cailloux ne s'usent pas. Ça ne sert à rien — c'est comme la chanson — mais on se sent tellement mieux après. « Brassens, c'est une œuvre, dit Pierre Mac Orlan. Le lundi, je préfère cette chanson, le mardi, celle-là, la semaine suivante une autre... »

Le gorille a fait voler en éclats les cadres dorés du music-hall. Dans l'étude qu'il a écrite pour le « Brassens » de la collection « Poètes d'aujourd'hui » (Seghers), Alphonse Bonnafé a montré l'importance du poète et du philosophe.

Brassens est un phénomène de l'époque. Il se dresse, en conscience, à la charnière des temps, entre un monde qui dure depuis les origines de l'humanité, plein d'horreur et de poésie, mais que nous connaissons bien, avec lequel nous avons fini par apprendre à vivre, dont nous avons usé les angles, et le monde de demain dont nous savons peu ; mais dans ce peu que nous savons déjà, il n'y a ni poésie, ni humanité, rien qui ne soit réellement désespérant...

Le rafiot des « Copains d'abord » navigue dans le typhon, au milieu des naufrages. A son bord, on tend la main à ceux qui ne savent pas nager.

Tel est le filigrane des couplets, et des propos pipe à pipe. Nous usons de ce langage particulier, qui nous est naturel, mélange d'argot, de catéchisme poissard, de mâle parole, de cuistrerie inoffensive et de généralisations systématiques. Nous ressortons avec un plaisir neuf nos vieux désaccords, nos querelles d'Allemand. Nous nous employons à faire battre quatre murs, Baudelaire contre le général Aupick, Platon contre Voltaire, Montesquiou-Fezensac contre Bibi-la-Purée, mais sans disperser les pouilles, puisque l'entretien ne cesse de tourner autour du même pot, du même centre de gravité : l'attendrissante connerie humaine.

## Donneur de vérités

« Celui qui dit la vérité doit avoir un pied à l'étrier. » Brassens m'a appris ce proverbe arabe, mimant le cavalier qui gueule sa phrase avant de disparaître au galop de charge. En 1934, Brecht dénombrait cinq difficultés pour écrire la vérité : le courage de la dire, l'intelligence de la reconnaître, l'art de la rendre maniable comme une arme, assez de bon sens pour choisir ceux entre les mains de qui la vérité devient efficace et assez de ruse pour la répandre largement. Pour cette cinquième difficulté, le dramaturge allemand cite Voltaire qui combattit la foi de l'Eglise aux miracles en écrivant un poème libertin sur la Pucelle d'Orléans : « Il décrivit les miracles qui avaient, sans nul doute, été nécessaires pour que Jeanne d'Arc pût rester vierge à l'armée, à la Cour, et parmi des moines. Par l'élégance de son style et la description d'aventures galantes inspirées par la vie plantureuse des classes dirigeantes, il a amené celles-ci à sacrifier une religion qui leur procurait les moyens de mener une vie dissolue. Bien plus, il donna ainsi à ses œuvres la possibilité d'atteindre, par des voies illégales, ceux à qui elles étaient destinées. Les puissants qu'il comptait parmi ses lecteurs favorisèrent ou tolérèrent la diffusion. Ils sacrifièrent ainsi la police qui protégeait leurs plaisirs. Et le grand Lucrèce souligne expressément que, pour propager l'athéisme épicurien, « il compte beaucoup sur la beauté de ses vers. »

Brassens peut tout dire. Il est profondément compris, bien au-delà de la rude apparence du verbe. L'individu ne se sent jamais condamné. Voici une anecdote qui m'a beaucoup frappé : je suivais Brassens dans l'une de ses premières tournées en province. Il chantait alors « Le Gorille », « Hécatombe », « Brave Margot »... Dans chaque théâtre, au fond se tenait le sempiternel agent de service. Quand il était question de gendarmes « qui sont, par nature, si ballots », des « cognes à rosser sans vergogne » et d' « antipathiques argousins », toute la salle se retournait, rigolarde, vers le képi.

Après le spectacle, après le défilé des admirateurs, le dernier, le plus timide des amateurs d'autographes était le gardien de la paix. Et, chaque soir, à l'Alcazar de Marseille comme au Bosquet d'Alès, penché sur la vedette qui signait son programme, l'agent de service, ravi, lui soufflait à l'oreille toujours la même phrase : « Vous avez bien raison, M. Brassens : dans la police, c'est tous des salauds ! »

La simplicité de son quotidien confond les échotiers : un bouquet de pipes entre quatre murs de livres, peu importe le reste ! Il vit d'idées fraîches et de bouffées bleuâtres. Pas d'ensemblier pour son for intérieur ; il s'en occupe lui-même, et c'est pourtant difficile de mettre son tran-tran en harmonie avec sa foi, surtout quand elle est aussi sourcilleuse.

## Amateur de paternité

« J'aime mieux essuyer les larmes de ceux qui sont malheureux que de partager la joie des autres », écrivait Diderot à Sophie Volland ; et, à Mme d'Epinay : « Je suis l'homme des malheureux ; il me semble que le sort me les adresse ; je ne saurais manquer à aucun, cela est au-dessus de mes forces ; ils me dépouillent de mon temps, de mon talent, de ma fortune, de mes amis... »

La même vulnérabilité explique la sauvagerie de notre ours : si Brassens ne se dérobait point aussi discrètement, il y a longtemps que ses frères faméliques l'auraient dévoré, j'en témoigne, lui qui juge à la façon de l'Encyclopédie : « C'est un sublime ouvrage que « Mahomet », j'aimerais mieux avoir réhabilité la mémoire des Calas. »

## Dispensateur de drogue

Nonobstant, on le prend comme il est. Maintenant. A ses débuts les jeunes — qu'on nommait encore J 3, parce qu'ils étaient les fils des anciens zazous de l'Occupation — ne le chantaient à tue-tête que pour empoisonner les parents. Aujourd'hui, les mêmes le font aimer à leur progéniture ; d'abord parce qu'ils l'aiment toujours, et puis, délinquance pour délinquance, drogue pour drogue, celles de Brassens sont quand même plus joliment juvéniles.

Pendant trois mois, Bobino sera la salle la plus jeune de France, et la plus attentive, deux adjectifs qui jurent ensemble, un de ces accords impossibles dont seul Brassens a la recette. Je vais souvent en coulisses pour observer ce public réconfortant. Les regards sont intenses, on dirait que ces gens ont vécu à demi sourds et l'œil mi-clos toute une semaine pour mieux entendre et mieux regarder ce soir. Ils attendent chaque mot au tournant, et suivent son trot, pour bien le reconnaître demain, quand ils se resserviront la chanson à domicile, seul à seul avec elle. Brassens n'est pas un copain, c'est un ami. On le tutoie mais on le respecte. On n'arrache pas ses boutons, c'est pis, on repique ses pâquerettes.

Son théâtre est petit, mais il est bien à lui. On y retrouve toujours les mêmes personnages, les mêmes accessoires. C'est simple comme bonjour, robuste comme du chêne, bref : de l'éternel, comme Guignol.

## Et homme tout court

— Georges, toi qui parles si volontiers de la Mort, l'as-tu sentie passer tout près ?

— Oui. Une fois. Sous l'Occupation. Une bombe, qui devait tomber sur ma tête, est, par bonheur, tombée sur d'autres têtes qui. sans doute, valaient bien la mienne.

Il sait s'enfermer ainsi, dans une boutade, comme un chagrin dans un sourire.

Et puisque nous avons des dettes envers Brassens, comment lui rendre cela, même en monnaie de gorille ? Que faire pour lui ? Sinon l'aider à transbahuter ses rocs de Sisyphe du mur à l'arbre, et vice versa, le long de son invraisemblable ruisseau. On dit que l'eau court, celle-là se précipite. Le temps passe deux fois plus vite à la regarder. ■

J.-P. C.

ELLE
3 novebre 1969